

Marie de Médicis avait pour sa camériste — la seule personne qui eût touché à ses cheveux et à sa toilette intime — une affection qui allait jusqu'à la faiblesse. Aussi un jeune gentilhomme florentin, Concini, qui s'était fait attacher à sa suite pour servir le Roi son mari partout, « même à la guerre », trouva moins pénible et plus lucratif de faire la cour à la femme de chambre et de s'assurer en l'épousant la faveur de la maîtresse. Les intrigues et les prétentions de tous ces Italiens contribuèrent à envenimer les rapports, qui s'annonçaient difficiles, du couple royal.

Après les fêtes de la Noël, les négociations avec les représentants du duc de Savoie reprirent sous la médiation d'Aldobrandini et finirent par aboutir à un traité (Lyon, 17 janvier 1601), qui laissait le marquisat de Saluces à Charles-Emmanuel, moyennant la cession à la France de la Bresse, du Bugey et du Valromey. Le Roi avait eu en ces jours de succès diplomatique la presque certitude de la grossesse de Marie de Médicis. Et alors, dit le grand aumônier, estimant « avoir pour ceste première fois assez donné de satisfaction et assurance de son amitié conjugale à la Reyne », il partit le 21 janvier pour rejoindre la marquise de Verneuil, avec qui il n'avait pas cessé d'être en rapport de « lettres et de compliments », tant il était « coiffé et amoureux de laditte marquise ».

Henri IV ne se croyait pas un mauvais mari. Quand il écrivait à Marie de Médicis après les épousailles de Florence : « Aimez-moi bien et ce faisant vous serez la plus heureuse femme qui soit sous le ciel », il était sincère, car il voulait dire : Aimez-moi assez pour me passer toutes les escapades et je vous serai bon compagnon. Mais les souveraines n'ont pas toutes cette vertu de renoncement. Marie de Médicis pouvait s'attendre à fixer un mari qui touchait à la cinquantaine. Mais le Vert galant ne se résignait pas d'être, si je puis dire, l'homme d'un seul livre. Un des propos de Charles-Emmanuel, qui l'avait aussi vivement piqué que le manque de parole, c'était une moquerie sur son âge et ses amours. Eh bien ! aurait-il dit, à Chambéry, aux ambassadeurs du Duc, venus pour solliciter la paix, le voici ce vieillard affaibli par l'âge et les plaisirs.

Il aurait dû consacrer les restes de cette belle ardeur à conquérir sa jeune femme, mais il ne l'a pas voulu. Il n'a pas pris le temps de persuader à la Reine de France d'oublier la princesse de Toscane ; il avait l'esprit